

FRANCE Bertrand Tavernier, qui avait dépoussiéré le film en costumes avec «Que le fête commence» (1974), signe une adaptation de «La Princesse de Montpensier» qui n'a rien d'académique. Rencontre.

«Peu importe la forme...»

PROPOS RECUEILLIS PAR
FIROUZ-ELISABETH PILLET

Après trente-cinq ans de carrière et vingt ans d'absence dans la compétition du Festival de Cannes, Bertrand Tavernier était de retour en mai dernier sur La Croisette, entouré d'une pléiade de jeunes acteurs, pour présenter une relecture très moderne de *La Princesse de Montpensier* de Madame de La Fayette. A l'occasion de sa venue à Cannes, puis à Genève pour la sortie du film en Suisse romande et la publication du scénario (précédé d'un avant-propos expliquant la démarche de cette adaptation), le cinéaste à la fougue adolescente s'est prêté au jeu de l'interview.

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter une œuvre du XVII^e siècle?

Bertrand Tavernier: J'y ai avant tout cherché une histoire d'amour, celle d'une jeune fille qui tente de survivre à un destin qu'on lui impose et qu'elle subit. Il faut rappeler que les femmes n'étaient considérées à l'époque que comme monnaie d'échange dans des alliances politiques et économiques; elles n'avaient aucun droit de regard sur les choix que leurs pères faisaient pour elles. La princesse de Montpensier essaie de trouver une planche de salut à travers l'acquisition de connaissances intellectuelles réservées habituellement aux hommes. Elle devient l'enjeu de feux croisés et de rivalités terribles entre les quatre jeunes gens qui la courtisent.

Aviez-vous envie de réaliser un film ancré dans la tradition française après le tournage aux Etats-Unis de *Dans la brume électrique*?

– Tout à fait. Après deux ans de Louisiane et de culture anglophone, j'avais un réel besoin de renouer avec mes racines culturelles, géographiques et cinématographiques. J'avais envie de retrouver de jeunes comédiens français, moins habitués que les acteurs américains aux rôles physiques, pour les mettre au défi avec des cascades, des scènes de combat, des cavalcades, des rôles qui sollicitent une grande implication physique.

Les combats de l'époque étaient d'une extrême violence, les soldats de camps opposés se battaient parfois sans se reconnaître et faisaient des victimes dans leur

propre unité. J'ai tenté de retranscrire la dureté des guerres de religion là où Madame de La Fayette se contentait d'ellipses. Quand elle écrit que le Comte de Chabannes quitte le camp catholique, dont il est proscrit, et qu'il est persécuté par les Huguenots, elle reste évasive. J'ai imaginé une scène terrible, d'une violence extrême, pour que le comte en arrive à renoncer aux armes de manière définitive.

L'ouvrage ne comportait pas de dialogues et ceux que vous avez écrit semblent presque anachroniques...

– Avec mes coscénaristes Jean Cosmos et François-Olivier Rousseau, j'ai en effet imaginé des dialogues modernes dans une langue qui n'est pas celle du XVI^e siècle. Nos dialogues sont mus par la densité et la richesse des émotions, des passions entre les personnages.

La musique est elle aussi «moderne»...

– Après deux ans de musique américaine (jazz et New Orleans), j'avais aussi

envie de renouer avec mes racines musicales. J'ai retrouvé Philippe Sarde avec qui j'avais collaboré sur *L627* et *La Fille de d'Artagnan*. Nous souhaitions une orchestration et des harmonies modernes, avec beaucoup de percussions, accompagnées par des violoncelles et des contrebasses, mais aucun violon. Après deux jours de visionnage des rushes, Philippe m'a proposé d'articuler la musique autour des personnages de Mélanie Thierry et de Lambert Wilson, en développant les thèmes autour de l'évolution de leurs sentiments.

Quand avez-vous songé à Mélanie Thierry pour incarner votre Princesse de Montpensier insoumise et rebelle?

– A l'écriture du scénario, j'avais trois comédiens en tête: Grégoire Leprince-Ringuet, Gaspar Ulliel et Raphaël Personnaz. Pour le rôle féminin, il a fallu attendre les essais et Mélanie Thierry s'est imposée grâce à sa capacité à passer dans la même scène d'un

registre amoureux à un registre mélancolique ou enfantin. Elle m'a époustouflé par la richesse et les nuances de son interprétation.

Mélanie Thierry parle pour sa part de «jeunesse» en évoquant votre travail...

– J'étais le plus adolescent d'entre eux. A chaque film, j'ai l'impression qu'il s'agit du premier. Plus j'avance, moins j'en sais. Je me lance toujours un nouveau défi, je n'essaie pas de me reposer sur mes acquis. M'entourer d'une équipe de jeunes acteurs était stimulant. J'ai été très épaté par leurs exigences et leur passion.

Après ce film historique, vers quels horizons allez-vous nous emmener?

– Certains sujets me font envie, mais je n'aime pas parler de genre et je ne veux pas m'y cantonner. Ce sera peut être un film intimiste ou historique, un polar, un drame... Peu importe la forme, c'est le fond qui m'intéresse.



Photo.

Le cinéaste Bertrand Tavernier et la comédienne Mélanie Thierry sur le tournage de «La Princesse de Montpensier». FRETIC FILMS